

La mort droit dans les yeux

Marie-Andrée Lamontage

Numéro 74, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontage, M.-A. (2018). Compte rendu de [La mort droit dans les yeux]. *L'Inconvénient*, (74), 62–64.

LA MORT DROIT DANS LES YEUX

Marie-Andrée Lamontagne

Plus encore que la naissance, la mort est une énigme. Certains, comme l'empereur Hadrien sous la plume de Marguerite Yourcenar, tâcheront d'y entrer les yeux ouverts. Auront-ils pour autant le dernier mot ? Bien sûr que non. Et la question « Qu'est-ce que la mort ? » demeurera sans réponse pour les vivants, et peut-être tout autant pour ceux passés de l'autre côté.

Se savoir mortel est inhérent à la condition humaine. Du coup, d'autres se demanderont : « Quand ? » Croyant connaître la réponse, ils la fuiront à Samarcande, comme le jeune et vigoureux vizir du calife de Bagdad, dans le conte soufi de Farid ud-Dîn Attar. Rappelez-vous. Ayant croisé le regard de la mort au marché le matin – vieille femme drapée de noir avec une écharpe rouge et lui faisant signe –, le jeune vizir, affolé, supplie le calife de l'autoriser à quitter la ville pour mieux lui échapper. On connaît la suite. Le calife donne son accord. Le jeune vizir selle son cheval et s'enfuit à toute vitesse à Samarcande. Le calife, plus âgé et que la mort n'effraie pas, veut tout de même en avoir le cœur net. Il se rend au marché pour interroger la vieille femme : « Pourquoi as-tu fait peur à mon vizir ce matin ? Il est jeune et en santé. Pourquoi l'as-tu menacé ? » La mort, qui a reconnu le calife,

s'incline avec respect : « Mon geste n'en était pas un de menace mais de surprise en le voyant à Bagdad ce matin alors que j'ai rendez-vous avec lui ce soir à Samarcande. »

D'autres l'infligeront à leurs semblables. La guerre est ainsi un autre nom donné à la mort, qui n'en demeure pas moins une énigme. Pour l'historien, le journaliste ou le philosophe et au premier chef pour celui qui meurt, la question devient alors : « Pourquoi ? » Les réponses seront multiples. Aucune ne sera complète.

En littérature, la question ontologique « Qu'est-ce que la mort ? » est bien sûr au cœur de plusieurs œuvres. Un exemple récent : *La marcheuse* de Samar Yazbek. Voilà un roman qui ouvre régulièrement sur des gouffres, au propre (les trous, les souterrains) comme au figuré : le monde d'avant, connu à Damas, a-t-il disparu lui aussi, dès lors que disparaissent maintenant chaque jour des gens, des maisons, des villes ? Ou encore : « Comment les gens pouvaient-ils vivre normalement, alors que ce qui arrivait ici était en train d'arriver ? » Et ce constat que n'auraient pas désavoué Sénèque ou Épicure : « Tout ce que nous expérimentons dans notre vie n'est qu'une longue suite d'exercices pour nous entraîner à entrer dans la mort. »

Tout entier narré à la première personne, *La marcheuse* montre la guerre en Syrie à hauteur d'une adolescente prépubère, Rima, réputée folle parce que muette, alors qu'elle n'a tout simplement pas envie de remuer ce drôle d'organe qu'est la langue. Sauf pour psalmodier le Coran, ce qu'elle fait à merveille, au point où c'en est même trop beau pour les barbus intégristes qui cherchent à imposer leur loi tordue. En outre, Rima a une manie : dès qu'elle est libre de ses mouvements, ses pieds s'agitent et, irrésistiblement, elle marche droit devant, vers on ne sait où. Réduite à faire des ménages à l'école depuis la disparition de son mari, la mère n'a alors d'autre recours que de tenir en permanence sa fille en laisse à l'aide d'une cordelette fixée à son poignet, à une fenêtre, à un meuble ou à une tête de lit.

Rima, on le comprend rapidement en lisant le roman, est loin d'être folle. Elle préfère les mots silencieux de la lecture, apprise avec Sett Saouad, la bibliothécaire, à qui sa mère la confiait pendant qu'elle nettoyait les toilettes de l'école. Ou encore dessiner, se raconter des histoires, jongler avec les couleurs que lui inspirent les lettres. Rien de naïf ni d'enfantin ici. Autour c'est la guerre, et ce sont plutôt les mots *enfer* ou *horreur* qui sont devenus puérils, affaiblis,



vidés de leur sens. Pour Rima, il s'agit surtout de comprendre ce qui lui arrive et de le transmettre à un improbable lecteur, au moyen d'un récit où la mort est présente à chaque pas.

Dans *La marcheuse*, pourtant, les gens ne meurent pas, ils se volatilisent, ils disparaissent, ils sont soufflés par une explosion, ils sont étendus sur le sol et semblent dormir, ils sont désarticulés, ils – ou plutôt elles – ont perdu leur hijab et on ne voit plus que leurs cheveux gris, coupés courts, ils sont roués de coups, traînés au loin, ils laissent alors de grandes taches rouges derrière eux, ils ne meurent pas. Très tôt dans le roman, la mère est tuée par erreur à un *check-point*, et Rima, blessée à l'épaule, est recueillie par son frère qui « combat le président », ainsi qu'elle l'a entendu dire par sa mère. C'est alors au tour du frère de fixer la cordelette à son poignet. Ils gagnent la Ghouta, région rebelle située à l'est de Damas. Le frère retourne au combat, confie sa sœur, toujours attachée, à son ami Hassan. Ce dernier veille sur elle un temps, puis la confie à des gens, étant lui aussi rappelé au combat. Bientôt même ces gens auront disparu. Rima, oubliée dans son trou, raconte, écrit.

De nécessaires dérives

Née en Syrie, Samar Yazbek s'est exilée à Paris en 2011. La journaliste et romancière publie ici son quatrième livre. À

travers une forme narrative déroutante à souhait, qui juxtapose impressions, souffrances physiques, fragments de réel, et multiplie avec une grande maîtrise les dérives, digressions et apartés, *La marcheuse* donne à voir la confusion de la guerre et celle de la situation en Syrie, a fortiori lorsqu'elle est envisagée à hauteur d'enfant. La langue, bien sûr, n'est pas celle d'une enfant, celle-ci eût-elle dévoré et assimilé *Alice au pays des merveilles* et *Le petit prince*, ici régulièrement mis à contribution : même chute dans le terrier, mêmes planètes « secrètes » à visiter en lieu et place de celle qui vous est imposée par le destin, mêmes couleurs, même renard, même chat du Cheshire souriant.

Pour rendre justice à ce roman, le lecteur ne doit donc pas chercher à trouver vraisemblable la voix narratrice, mais s'attarder à l'invraisemblance des faits, à l'absurdité du réel qu'elle tâche de traduire. Quand la réalité est devenue folle, que des fous furieux imposent leur loi avant d'être à leur tour massacrés, qu'il est folie de penser échapper aux bombes qui tombent du ciel, il est juste que l'histoire soit racontée par une enfant faussement folle et qu'elle emprunte la forme d'éclats qu'il revient au lecteur d'assembler, en veillant à ne jamais perdre le fil – sa cordelette. Rima elle-même l'aura prévenu. Ses récits, fait-elle remarquer à un moment donné, se déroulent par cercles concentriques et se complètent par l'ajout et la répétition de détails. La ligne droite n'est pas son fait.

Il n'empêche que pour Rima aussi la mort viendra. Elle sera bientôt là, à l'issue d'un long isolement que ne viendront plus rompre ni visions colorées ni poissons volants. Auparavant la mort aura fait quelques détours chez autrui, tout en donnant un sursis à l'enfant narratrice. Ainsi, Rima ne comprend pas tout de suite que, contrairement à plusieurs autres victimes, elle a survécu à l'attaque chimique perpétrée à Douma en avril 2018, comme chacun a pu le lire dans les journaux avant de s'empresser de l'oublier. Qu'est-ce que la mort ? Rima, douée pour le dessin et les mots, pourvu qu'ils soient écrits et non parlés, saura au moins la décrire, à défaut de pouvoir la dessiner :

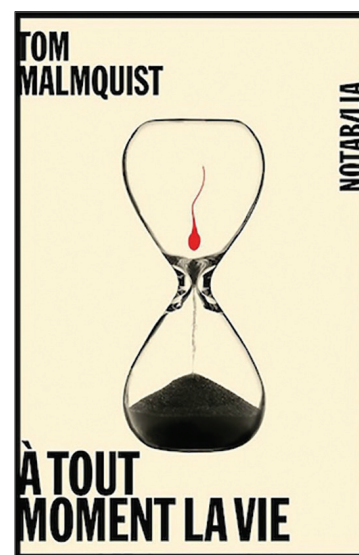
Maintenant que je l'ai vue m'apparaître, je sais qu'elle se manifeste comme une feuille blanche virant progressivement au noir, en passant par toute une gamme de gris avant de redevenir blanche au bout de quelques secondes. La mort habite ces quelques secondes de noir, qui elles-mêmes recèlent en leur cœur un petit point rouge – ce point-là n'est autre que la porte d'entrée de la mort.

La Syrie, poussiéreuse, brûlante, détruite, gueule ouverte, au bout d'une cordelette, et qui ne vous lâche pas : *La marcheuse*.

Transmettre

En Syrie, après la mort de sa mère à un *check-point*, Rima a été conduite à un hôpital-prison, sorte de sas avant l'incarcération des blessés. Plus tard, si elle a survécu à l'attaque chimique, c'est bien parce que Hassan l'a déshabillée et rincée à l'eau claire – premiers soins que les secouristes hommes ont refusé d'administrer aux femmes par respect de leur pudeur. Avec le résultat que, ce jour-là, les cadavres de femmes, sous chaque *'ayaba* sombre, se sont plus rapidement empilés que ceux des autres.

La situation des hôpitaux et des premiers soins est évidemment tout autre à Stockholm, où se déroule l'admirable premier roman de Tom Malmquist, *À tout moment la vie*. Le matériau est largement autobiographique à en juger par les personnages et les situations. Pas de guerre, ici, et la pauvreté



n'est que la gêne financière qui guette inévitablement un jeune couple d'aspirants écrivains s'étant connus dans un cours de création littéraire à l'université. Plutôt une technologie médicale de premier plan, du personnel compatissant. Mais la mort a quand même le dernier mot.

Dans la première partie du roman, elle prend la forme d'une leucémie foudroyante, qui emporte Karin, dans la jeune trentaine, enceinte de sept mois. L'enfant, une petite Livia, sera sauvée in extremis, et son père, Tom, dévasté, devra apprendre à s'en occuper. Dans la dernière partie du roman, la mort donne le coup de grâce au père de Tom, en rémission d'un cancer depuis dix ans.

Ne nous laissons pas tromper par un titre vaguement psychologisant. Il s'éclairera vers la fin, à mesure que la petite Livia entre résolument dans la vie. Nul pathos dans ces quelque trois

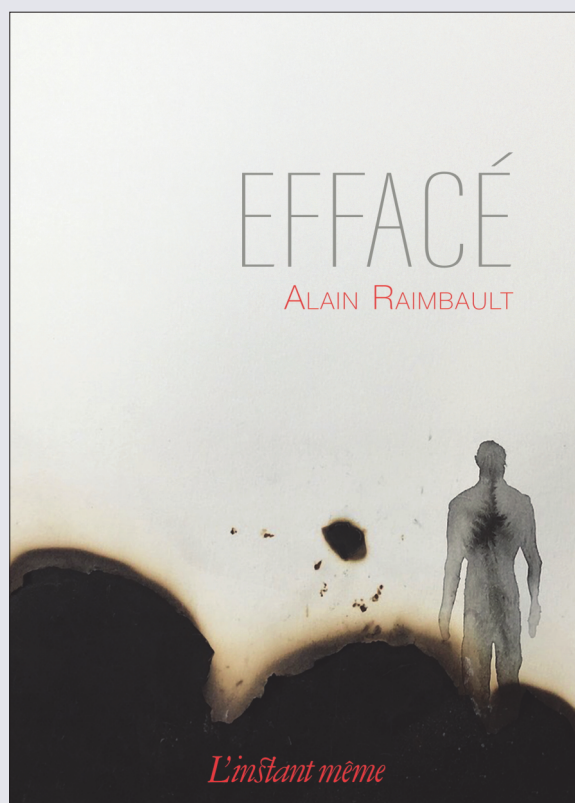
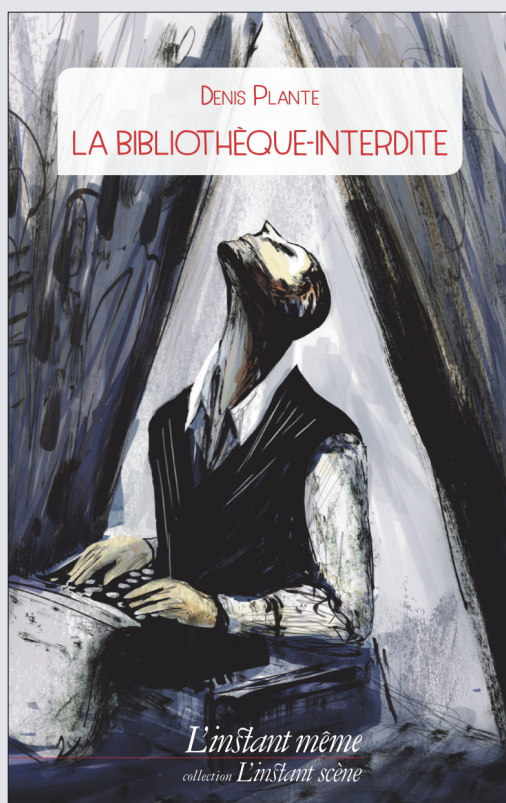
cents pages, nulle baisse de tension narrative, mais chaque mot, chaque phrase tournés vers un seul but : traduire la complexité des relations humaines qui n'apparaît jamais aussi nettement qu'en situation de crise – les « coups du sort » dans la langue euphémique de tous les jours.

En Suède, la critique ne s'y est pas trompée, couvrant d'éloges ce roman depuis traduit en plusieurs langues. Précise, technique, exacte, allusive, concertée, la narration, d'une coulée, capte le fatras de l'existence. Il y a la mort, mais en attendant comment se débrouiller avec la vie ? Sous les yeux du lecteur fasciné, le roman de Tom Malmquist défait l'écheveau des histoires familiales, des blessures amoureuses anciennes, des relations père-fils à l'éternel contentieux pourtant fondé malgré l'amour. Il pose la question de l'après, non pas de la vie après la mort, mais de ce qui demeure, ici-bas, pour

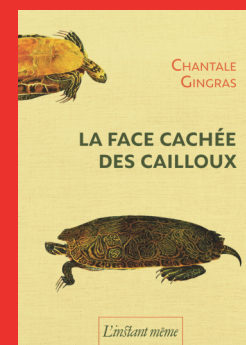
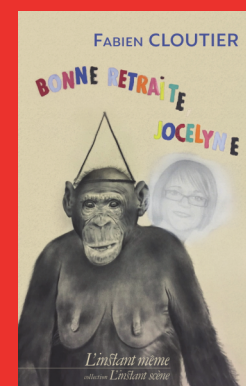
être transmis après son passage, même quand les survivants croient avoir refusé l'héritage. Alors le lecteur se surprend à ralentir sa lecture. Il a appris que la mort, quand elle est imminente, suspend le cours du temps ordinaire. Et que c'est bien la seule raison de lui être reconnaissant. Mais cette rude leçon, comme il voudrait l'oublier. ■

LA MARCHEUSE
Samar Yazbek
Traduit de l'arabe (Syrie) par Khaled Osman
Stock, coll. « La cosmopolite », 2018, 304 p.

À TOUT MOMENT LA VIE
Tom Malmquist
Traduit du suédois par Hélène Hervieu
Notabilia, 2016, 334 p.



Autres nouveautés



Disponibles en septembre

L'instant même
www.instantmeme.com